

Du bouffon Entretien avec Philippe Gaulier

Paul Lefebvre

Number 41, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, P. (1986). Du bouffon : entretien avec Philippe Gaulier. *Jeu*, (41), 42–51.

du bouffon

entretien avec philippe gaulier

Depuis déjà quelques années, plusieurs acteurs québécois sont allés à Paris suivre des stages de bouffon avec Philippe Gaulier. À Montréal, les Bouffons de Bullion ont accueilli ce dernier et diffusent un enseignement voisin du sien. Gaulier était à Montréal, en septembre dernier, pour donner un stage de bouffon et mettre en scène sa pièce *Celui-ci n'est pas mon fils*, produite par les Bouffons de Bullion. C'est à l'occasion de ce séjour que cet entretien a été réalisé.



«Le bouffon remonte peut-être à la nuit des temps, à la création du monde, quand Dieu a chassé les hommes du paradis.» Photo: Alain Chagnon.

Depuis déjà quelques années, plusieurs acteurs québécois sont allés à Paris suivre des stages de bouffon avec Philippe Gaulier. À Montréal, les Bouffons de Bullion ont accueilli ce dernier et diffusent un enseignement voisin du sien. Gaulier était à Montréal, en septembre dernier, pour donner un stage de bouffon et mettre en scène sa pièce *Celui-ci n'est pas mon fils*, produite par les Bouffons de Bullion. C'est à l'occasion de ce séjour que cet entretien a été réalisé.

Philippe Gaulier, qui êtes-vous, d'où venez-vous, où allez-vous?

Philippe Gaulier — Je suis né le 4 mars 1943, dans un Paris où l'on essayait de maintenir l'ordre fasciste nazi, et j'ai toujours vécu à Paris. C'est à dix-sept ans que j'ai commencé à faire du théâtre, avec Jean Vilar, au Théâtre National Populaire. Mes professeurs ont été les membres de l'équipe du T.N.P.; j'ai d'abord été régisseur, question de payer mes études. Ensuite, je suis devenu comédien. Vers l'âge de vingt-six ans, j'ai eu une crise: je ne savais plus jouer. C'est alors que je suis allé à l'École Jacques Lecoq, pendant deux ans. On y développait beaucoup de choses: théâtre, tragédie, clown. Et j'ai été clown, pendant dix ans, avec Pierre Vian. Avec nos numéros, nous avons fait le tour du monde. J'ai également été professeur chez Jacques Lecoq, mais peu à peu, j'ai délaissé le clown pour m'intéresser plus spécifiquement au bouffon. J'ai publié des recueils de poésie chez Maurice Nadeau (aux éditions Lettres Nouvelles, à Paris) et j'ai écrit de nombreuses pièces de théâtre. Maintenant, avec Monica Pagneux, je dirige, à Paris, une école de théâtre.

Parlons plus précisément du bouffon; quelle en est l'origine?

P.G. — Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans une mairie ou une église une date sur un registre qui nous dirait: ce jour-là est né un bouffon. Le bouffon remonte peut-être à la nuit des temps, à la création du monde, quand Dieu a chassé les hommes du paradis; le premier couple s'est peut-être senti bouffon parce que le bouffon, c'est celui à qui on dit: va voir dans la cuisine si j'y suis.

Mais on sait quand même qu'au Moyen Âge, les infirmes et les bossus déclenchaient le rire et qu'en retour, ceux-ci acceptaient bien d'être objets de risée.

P.G. — Oui, ils acceptaient qu'on rie d'eux, mais on les payait par un droit: pendant une journée, le jour de l'âne, ils pouvaient blasphémer dans les églises. Ceux qui étaient physiquement horribles (un Français dirait des «rescapés de bidets») étaient donnés au diable. Parce que Dieu, étant un artiste magnifique, ne pouvait pas créer des horreurs comme un bossu, un cul-de-jatte ou un syphilitique; donc, les infirmes et les bossus ne pouvaient être que des créations du diable. On les chassait. Au quinzième siècle une bulle pontificale a mis fin à cette orgie superbe qu'était la Fête de l'âne: on y décréta que les églises devaient être propres et que la vermine n'y pouvait plus grouiller.

Des traditions semblables existent encore; au Cameroun, par exemple. Une actrice camerounaise assez âgée déjà (elle avait joué dans *les Nègres* de Genet) est venue suivre un stage de bouffon que je donnais. Et elle m'a dit que c'était quelque chose qu'elle cherchait depuis trente ans. Elle disait que chez elle, les gens déformés, les fous, ceux qui peuvent faire des bouffons, sont envoyés dans une forêt sacrée où l'on n'a pas le droit de les toucher. Une fois l'an, les gens du village peuvent aller dans la forêt sacrée pour conter aux bouffons ce que le roi a fait de méchant au cours de l'année. Les bouffons vont jouer cela au roi, puis retournent dans leur forêt sacrée. Et le roi ne peut pas leur toucher.

Les bouffons qui font la fête parce qu'ils sont exclus, parce qu'ils sont «en dehors», «à côté», c'est toujours actuel. Il y a des fêtes dans les léproseries d'Iran et du Maroc. Les soixante lépreux de la léproserie de l'Hôpital Saint-Louis s'organisent des fêtes. Ils savent très bien qui s'est emparé des textes sacrés. Ils savent bien que la Bible appartient aux beaux gosses. Un affreux Palestinien, un Noir, un Algérien du quartier de la Goutte d'Or à Paris, ce sont des êtres qui n'ont pas le droit d'avoir un texte aussi beau que la Bible. Eux, ils sont mis du côté du diable : on peut les montrer du doigt, leur foutre un coup de pied au cul et leur dire de foutre le camp. Et 10% des Français votent pour Jean-Marie Le Pen parce qu'ils se croient les meilleurs à la droite de Dieu et qu'ils veulent chasser tous ces gens-là. Or ces gens-là, le soir, ils se font des fêtes. Ils se sont fait demander leurs papiers quinze fois dans le métro; ils se mettent à danser et, dans un chant, parodient le flic qui les a arrêtés.

Vous venez de passer directement de l'exclusion due à un corps difforme à l'exclusion pour des raisons ethniques ou sociales. Où s'opère ce passage et quel est son rapport avec le bouffon ?

P.G. — J'ai peut-être fait un amalgame un peu rapide parce que c'est vrai que les bouffons n'ont pas de patrie. L'Union soviétique peut livrer des armes aux Palestiniens; nous pouvons en donner aux Noirs d'Afrique du Sud. Mais jamais un pays n'a donné d'armes aux bossus en leur disant : tenez, voilà pour vous défendre de l'oppression. Cela fait une très nette différence parce que l'internationale des horribles et des difformes est sans drapeau et sans armes, sauf l'arme de la parodie. La parodie, c'est une arme de guerre. Quand j'explorais ce qu'était un bouffon, on s'amusait, on disait : «Tu connais pas un connard qui est comme ci et comme ça...» Et l'autre répondait : «Ah! oui», et s'amusait à parodier la personne en question. Quand un bouffon parodie quelqu'un sur scène, il rêve que cette personne-là soit dans la salle. L'apothéose, c'est quand la personne en meurt d'une crise cardiaque.

Tout à l'heure, vous avez parlé de la Cité réservant une place aux bouffons : la Fête de l'âne et l'exemple des traditions camerounaises. Mais, toujours dans les institutions de la Cité, quand et comment est-on passé des bouffons au bouffon ?

P.G. — Je ne suis pas sûr de ce que je vais dire, mais je crois que les rois avaient besoin d'un certain type de bouffons. Il ne s'agissait pas de bossus, pas nécessairement. Le roi avait besoin d'un type de bouffon qui pouvait lui renvoyer une parole folle. Le bouffon shakespearien en donne un bon exemple. Chaque cour d'Europe avait ses nains, ses voyants, ses astrologues; toutes ces personnes parlaient de la folie au pouvoir absolu. Comme on savait depuis Néron et Caligula que le pouvoir absolu rendait fou, le bouffon avait pris une place politique importante dans un royaume gouverné par un monarque absolu. Le bouffon a joué ce rôle dans toutes les cours européennes, en France, en Angleterre, en Espagne et même en Allemagne. C'est incroyable ce que les rois dépensaient pour que leur bouffon ait un beau costume! Il existe une étude là-dessus : ils dépensaient des sommes extraordinaires pour vêtir ces horreurs de nains bossus!

À un certain moment, ces fous du roi ont disparu. Est-ce lié à la montée de la bourgeoisie qui, elle, pouvait développer des instances critiques devant le pouvoir des monarques ?

P.G. — Je ne saurais être précis à ce sujet, même s'il s'agit là d'un débat qui, lui, devrait être assez précis. En France, les bouffons ont disparu de la cour vers 1600, avant Louis XIII en tout cas. Tout un mouvement de pensée fondé sur un nouveau rapport avec la con-



«Comme on savait depuis Néron et Caligula que le pouvoir absolu rendait fou, le bouffon avait pris une place politique importante dans un royaume gouverné par un monarque absolu.» Deux scènes du spectacle tchécoslovaque *le Bouffon de la reine*, interprété par Boleslav Polivka et Chantal Poullain, et présenté, entre autres, au Festival international de mime Montréal 1986. Photos: Alain Chagnon.



Source d'inspiration pour l'élaboration du théâtre de bouffon: les toiles de Bruegel et de Jérôme Bosch. *Le Portement de la croix* (vers 1505), oeuvre de Jérôme Bosch.

naissance se développait — prenons l'exemple de Galilée — et provoquait peu à peu la désuétude des charlatans, des astrologues.

Leur disparition serait liée au renouveau de la pensée engendré par la Renaissance ?

P.G. — Oui, c'est bien ce que je crois. Même s'il y avait des bouffons qui soutenaient Galilée et les persécutés de l'Inquisition. L'Inquisition, elle, ne chassait pas que les sorcières; énormément de prêtres, à l'époque, étaient pourchassés. Et ils se retrouvaient avec les bossus, dans la montagne. Ces communautés de rejetés étaient extraordinaires: toutes les croyances, toutes les pensées, toutes les cabales s'y regroupaient. Il n'y avait pas que des imbéciles: une pensée intellectuelle se développait dans ces milieux.

Socialement, ils avaient certaines fonctions. Par exemple, lorsque survenait une épidémie de peste ou de choléra, les gens des villes et des villages faisaient appel à eux. On leur demandait de venir défiler la nuit, dans la ville, alors que les habitants se barricadaient dans leurs habitations. On croyait que la laideur des bannis allait faire peur à la maladie.

Cette façon de penser, on l'avait aussi au Moyen Âge: le rôle des gargouilles perchées aux tours des cathédrales était d'effrayer le diable. Et, en même temps, ces gargouilles tenaient du diable; aussi s'établit-il une grande similitude entre elles et ces handicapés donnés au diable. Car, dans cette foule de sculptures qui peuple les cathédrales surgissent le Dieu très beau avec sa barbe superbe, les impeccables à sa droite, et tout un monde vivant, grouillant. Je prépare d'ailleurs un livre là-dessus. L'arrivée de l'Inquisition et du protestantisme a été un énorme malheur pour l'humanité. Les églises protestantes sont affreuses: il n'y a rien dedans, aucun luxe; on y a froid. Genève était une ville très marrante avant l'arrivée de Calvin, paraît-il. Je déteste Calvin; il a inculqué aux gens de Genève des peurs qui ont persisté des siècles. J'ai voulu faire une pièce de bouffons sur Calvin pour le Théâtre de Genève; ils ont refusé. C'est dommage.

Si on passait maintenant au bouffon dans le théâtre. Comment le bouffon s'est-il retrouvé sur une scène ?

P.G. — Diriez-vous que le père Ubu est un bouffon? Moi, je ne serais pas contre.

Il est affreux, sale et méchant; je le déclarerais bouffon.

P.G. — La mère Ubu aussi. Ubu, il est un peu comme le gros dégueulasse de Reiser: il est de l'ordre de la parodie féroce et amusante. Ubu a constitué une cassure formidable dans le théâtre.

Ma découverte du bouffon ne s'est pas faite toute seule. Je dois remonter à 1968, quand j'étudiais chez Lecoq. C'était une époque de plein emploi; si on ne pouvait pas travailler au théâtre, on pouvait être garçon de restaurant. À ce moment-là, tout le monde voulait être clown. Les spectacles étaient luxueux et coûtaient cher en accessoires. J'ai moi-même fait un spectacle où l'on cassait deux cents assiettes par soir; c'était une grande fête, une grande mascarade sur la société de consommation. Cela exigeait énormément d'argent, et le public adorait cela. Mais vers 1973, 1974, les temps se sont mis à changer, et les gens sont devenus inquiets. Dans toutes les capitales, on a commencé à voir des gens traîner au coin des rues avec un petit chariot, avec des sacs de plastique, des gens qui n'avaient rien à croûter. C'est à ce moment-là, au moment où la crise a commencé, où les étudiants sont

devenus moins joyeux et moins sûrs de pouvoir casser la baraque le lendemain, où les clowns n'étaient plus certains de pouvoir amuser, qu'on a vu apparaître le bouffon. Le bouffon est arrivé parce que les étudiants chez Lecoq (où j'enseignais) voulaient avoir des bosses, adoptaient des postures inquiétantes. Il nous a fallu comprendre pourquoi cela arrivait. Puis ces bouffons, nous les avons développés. C'est presque arrivé par hasard.

Où situez-vous la différence entre le clown et le bouffon ?

P.G. — Le bouffon est de ceux qui ne peuvent pas vivre avec les gens normaux. Le clown, lui, c'est un bon type, c'est le mauvais élève à l'école; il est nul en tout — en mathématiques comme en géographie —, sauf en rigolade. Il chahute, mais il arrive à se faire aimer parce qu'il est drôle, et c'est pour cela qu'on l'admet. Le bouffon, lui, n'est pas du tout admis et, en plus, il n'est pas drôle. Ce doit être très désagréable de dîner avec un bouffon: il crache dans la soupe, il jette des froids terribles. Alors que manger en compagnie d'un clown, c'est très drôle: on passe une soirée merveilleusement amusante parce qu'il a besoin d'en être. Un clown ne critique pas. Il voit quelqu'un de snob et il trouve cela superbe le snobisme. Il ne sait pas très bien de quoi il s'agit, mais il adore le ton que prennent ces gens pour dire: «Bonjour, ça va?»; il va essayer de faire comme eux, mais il va bafouiller, s'empêtrer dans les mots. On rit parce qu'il n'arrive pas à bien le faire. Mais il n'a pas d'attitude critique; il aime les gens et les gens l'aiment bien.

Mais comment avez-vous cherché le bouffon ?

P.G. — Avec les étudiants. On sentait qu'ils cherchaient quelque chose: ils prenaient toujours un certain type de positions physiques. Nous avons ajouté des bosses, des chapeaux et un monde particulier a commencé à se constituer. Ce monde, nous le trouvions intéressant, et nous nous sommes mis à l'explorer par des stages. À la fin de chaque stage, de nouvelles questions se posaient. Alors nous allions fouiller dans les bibliothèques, nous allions regarder les toiles de Bruegel et de Jérôme Bosch. Il nous a fallu six ou sept ans avant d'arriver, par des exercices, au monde des bouffons. Maintenant, cela existe; tout le monde est d'accord, sans conteste. Et, surtout, les gens sont contents de l'existence des bouffons: ils sentent qu'il y a là quelque chose de vivant, de truculent.

Est-ce que votre travail a été nourri par les farces médiévales, par Shakespeare ?

P.G. — Oui, bien sûr. Mais très peu de textes de farces médiévales nous sont parvenus. Nous avons travaillé avec ce qu'il y avait, mais c'était peu. Les sources picturales étaient beaucoup plus abondantes. Notre travail a d'abord visé l'imagination, le rêve. Les gens qui s'inscrivent aux stages que je donne s'y investissent; chacun y met ce qui est important pour lui. Chacun — et je m'inclus là-dedans — apporte aux autres sa façon de voir: les bouffons chez Lecoq ne sont pas ceux de chez moi.

Quels sont les exercices que vous utilisez pour travailler le bouffon ?

P.G. — Les premières semaines d'un stage de bouffon, je cherche la déformation du corps. On essaie toutes les déformations physiques avec les étudiants: bosse de droite, bosse de gauche, bosse au milieu, pas de tête, pas de bras, gros cul... On se rend compte qu'avec une certaine déformation physique, vient le plaisir d'un certain jeu parodique, plaisir absent au départ. Parce que le premier jour du stage, si j'arrive dans la classe en disant: «Amis du bouffon, bonjour! Aujourd'hui, nous allons faire une parodie», les élèves répondent qu'ils ne

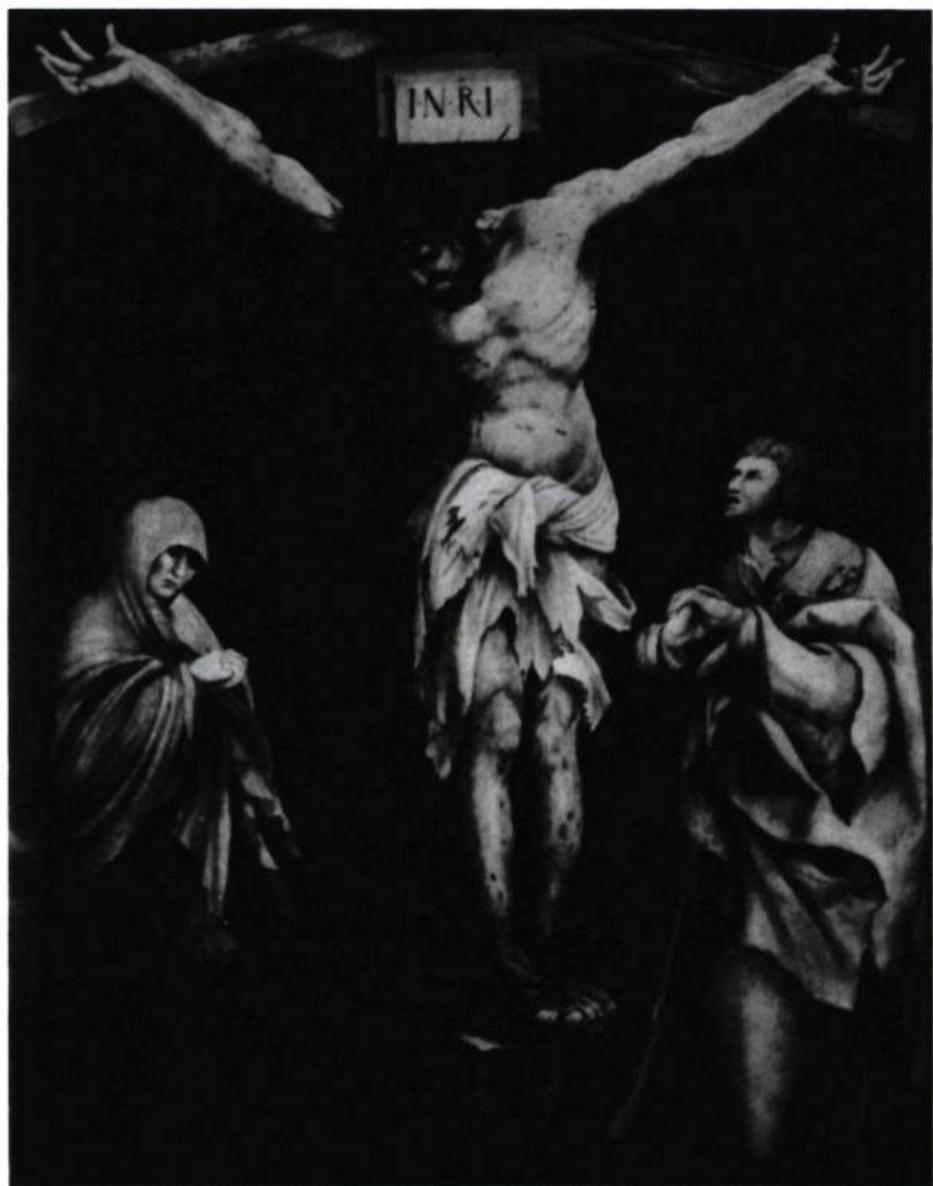
peuvent pas, que la parodie, c'est horrible au théâtre, parce qu'au théâtre il faut une certaine sincérité, etc. Quand on veut faire une fête de la parodie, une réaction comme celle-là complique évidemment les choses. Les costumes, par contre, permettent à telle personne de se rendre compte qu'elle est bien avec un gros ventre, à telle autre qu'il lui faut un gros cul ou une bosse: ils provoquent une sorte de façon de se présenter, de sentir son corps pour mieux parodier. C'est ce en quoi consiste la recherche physique du bouffon. À celle-là s'ajoute celle des parodies. À la fin, j'enlève les bosses et tous les costumes difformes; il reste le plaisir du jeu et de la parodie.

Y a-t-il une dramaturgie à créer pour le bouffon ?

P.G. — Je ne sais pas si, pour le public, c'est le moment du bouffon. Peut-être, je n'en sais rien. Mais, enfin, il n'y a pas beaucoup de pièces de bouffons qui se créent et, là-dessus, il n'y en a pas beaucoup qui ont remporté un succès extraordinaire. Il y a de bons succès, mais cela reste loin des cinq ans à l'affiche de *la Cage aux folles*... Je dirais qu'il y a beaucoup de jus chez les étudiants en bouffon et que je sens chez eux un désir d'utiliser cet univers. Ce sont les jeunes qui portent l'avenir; moi, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je m'amuse énormément à écrire des pièces pour bouffons. Je m'installe, et les idées viennent: c'est grotesque, insolent et vulgaire. J'aime beaucoup ce travail, mais je ne peux pas décider du goût des gens.



Celui-ci n'est pas mon fils, production de Bouffon de Bullion; texte et mise en scène: Philippe Gaulier; adaptation: Marc Doré. Interprètes (dans l'ordre habituel): Pierrette Venne, Francine Côté et Dolorèse Léonard. «On se rend compte qu'avec une certaine déformation physique vient le plaisir d'un certain jeu parodique.»



«Le Christ en croix était un bouffon : il a été abandonné par tout le monde, on s'est moqué de lui et on lui a montré le chemin du Golgotha.» *La Crucifixion*, toile de Matthias Grünewald.

Avez-vous déjà utilisé votre savoir sur le bouffon dans la mise en scène d'un texte de répertoire qui comporte un tel personnage ? Je pense à des textes de Shakespeare comme King Lear ou As You Like It ? Vous a-t-on demandé d'intégrer votre travail à une mise en scène ?

P.G. — Je n'ai jamais monté de pièce de Shakespeare. Quant à la seconde partie de votre

question, oui, c'est arrivé. Mais les gens qui montaient la pièce me posaient des questions tellement emmerdantes que je n'ai pas voulu les aider. Parce qu'ils cherchaient une vision psychologique du bouffon alors que moi, j'en ai une vision communautaire, carnavalesque. Je crois que les bouffons shakespeariens ont été arrachés à une communauté de vagabonds et de gitans qui vivaient dans la forêt. Mais être à la cour, c'était peut-être pour eux une façon de défendre leur peau, une façon de survivre. Car tuer un bouffon dans les marécages ou dans la forêt ne coûtait pas cher. C'était même gratuit. Pas mal de gens un peu éméchés ou pas éméchés du tout partaient à la chasse au bouffon...

Dans votre pièce, Celui-ci n'est pas mon fils, vous faites du Christ un bouffon...

P.G. — Je crois que le Christ en croix était un bouffon : il a été abandonné par tout le monde, on s'est moqué de lui et on lui a montré le chemin du Golgotha. Il est mort en bouffon — c'est pour cela que j'aime cette histoire — en disant à son père : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Or, il est inexplicable qu'une horreur comme Yahvé-Dieu (parce que ce Dieu de l'Ancien Testament est un dieu sanguinaire, brutal) puisse accepter d'être sauvé par l'amour éternel. C'est amusant, non, que fiston croie que papa a accepté qu'il se fasse crucifier pour réparer les pots cassés ? J'ai beau m'en amuser de façon un peu perverse, ma position, par rapport aux textes bibliques, est presque inattaquable.

En guise de conclusion ?

P.G. — Qu'ai-je à dire de plus sur le bouffon ? J'ai donné des cours de jeu dans les hôpitaux psychiatriques, dans les pires d'entre eux, soit les hôpitaux de l'assistance publique, où 97% des malades sont abandonnés. Ils sont parqués là vingt-cinq ans, trente ans, quarante ans, et ils en sortent les pieds devant. Pendant toutes ces années, personne ne leur rend visite. Ils dorment à soixante dans une même pièce, comme ça, sur une paille, sans même avoir un petit meuble pour mettre ne serait-ce qu'une photo. On laisse beaucoup de gens comme ça dans les coins, beaucoup de gens qui auraient besoin qu'on vienne leur dire bonjour.

propos recueillis par **paul lefebvre**